HIST GRAM

16

www.cercle-histoire-morschwiller-le-bas.alsace

23 Septembre 2021

Edito

Après deux mois de pause estivale (adjectif peut-être un peu surévalué) le Cercle d'Histoire a repris ses travaux et vous propose son n° 16 d'HistOgram.

Septembre est déjà bien entamé et nous oublierons vite ces deux mois d'été porteurs de déception pour les apiculteurs et les jardiniers.

Pour les vignerons aussi, l'année a été anxiogène : gels de printemps , excès de pluie en été, mildiou. La vendange 2021 ne sera certainement pas à la hauteur des meilleures années.

Le paysage sanitaire se détend, mais nous restons sur nos gardes et ne tiendrons cette année qu'une assemblée générale à distance, sans la conférence traditionnelle qui concluait depuis 15 années notre réunion. Nous espérons bien nous rattraper l'année prochaine.

Nous souhaitons avec ce numéro relancer votre soif de découvrir les multiples facettes de notre village et de notre région.

Bonne lecture !

Notre village pas à pas — La rue de la Cure (Pfàrhüssgàsse)

Comme son nom l'indique, la rue de la Cure a hébergé longtemps le logement du curé du village. Il faut imaginer un domaine important appartenant à l'abbaye de Lucelle .

Nous avons retrouvé cet écrit réalisé en 1903 par la Société Musicale Ste Cécile à l'occasion de son 25ème anniversaire relatant les expropriations de la révolution française : *« C'est ainsi que les biens de l'abbaye de Lucelle furent également mis en vente dans toutes les régions d'Alsace où elle en possédait. A Morschwiller les biens qui lui appartenaient étaient si nombreux, que le curé de l'époque, le père Hoffmann, qui était un seigneur de Lucelle, acquit sept vaches à l'année et en confia le soin à un valet. Au presbytère appartenaient les deux maisons d'habitation au bord de la rue et les deux granges le long de la rue du Presbytère (de la Cure) et de la ruelle Longue (ndlt : actuel Haxagangla ?), jouxtant la propriété d'Emile BOHLER. Ces maisons et granges formaient avec le presbytère, son potager et son verger, une cour fermée dont l'entrée donnait sur la route.*

La cour du presbytère, le verger et le potager furent achetés par la commune. Le reste fut acquis en bloc par un citoyen d'Illfurth du nom de Wolf, au prix de 9000 assignats qu'il avait lui-même convertis avec 300 livres de monnaie sonnante et trébuchante. »

L'ancienne Cure, au n°2, est une des plus vieilles demeures du village. Elle a été construite par les moines de l'abbaye de Lucelle en 1614 et pourvue d'un étage cent ans plus tard.

Elle a servi de presbytère jusqu'au début du 20e siècle**.** Le linteau de la porte d'entrée mentionne l'année de construction de l'immeuble et celle de sa modification.

Notre village pas à pas (suite)

La rue de la Cure compte encore des maisons ouvrières caractéristiques de l'époque industrielle, avec un "Kniestock" (Knie : genou, Stock : étage) c'est à dire un niveau supérieur où l'on ne pouvait pas se tenir debout.

Jusqu'en 1975, la maison Hummel (à gauche) formait un étranglement avant le numéro 8, n'autorisant le passage qu'aux piétons, cavaliers ou 2 roues.

Le fantôme de la cure

Après avoir servi de presbytère, le n° 2 est devenu un immeuble d'habitation, abritant plusieurs familles. On nous a raconté une histoire insolite qui s'est déroulée à la fin des années 30. Un couple avec deux enfants dont un nourrisson s'y est installé.

Peu de temps après son arrivée, des phénomènes étranges ont commencé à se produire. Au milieu de la nuit, des coups répétés résonnaient, le bébé se réveillait et hurlait. Une nuit, un morceau de plâtre est tombé du plafond à côté du berceau. Il a fallu un certain temps pour identifier le « fantôme », grâce à des traces de blanc au bout du manche à balai. Il s'agissait de la fille du couple qui ne se plaisait pas à cet endroit et organisait ces mises en scène pour pousser ses parents à déménager.

Histoire de presbytères

Sous le ministère du curé Werner (1891-1913) le presbytère a été transféré de la rue de la Cure à la rue Large, dans le bâtiment à l'entrée du Cercle St Ulrich. Le curé Werner invoquait l'insalubrité des lieux. C'est lui qui a fondé le Cercle dit « Bangala ».

De solution provisoire, ce lieu d'hébergement a duré jusqu'en 1961, année où a été inauguré le presbytère derrière l'église.

Au centre de la haie d'honneur des pompiers volontaires, l'évêque Weber et le curé Sturchler, alors quasiment sur le départ.

J'ai descendu dans mon jardin pour y cueillir .... du millepertuis

Le millepertuis, la fleur aux mille trous, a aussi pour nom « herbe de saint Jean » (Johannieskrüt). Elle doit ce nom à la légende qui dit que le sang du saint a jailli de sa tête coupée et a percé la fleur de mille trous.

La feuille perforée

Les fleurs jaunes aux minuscules points rouges de la plante apparaissent vers la saint Jean (24 juin) et en juillet.

Autrefois le millepertuis était considéré comme une plante magique associée à la magie blanche (magie qui guérit, protège, exorcise.....).

Le millepertuis est un très ancien « chasse diable » c'est à dire qu'il faisait fuir les esprits tourmenteux et mauvais. Une vieille superstition attribue d'ailleurs la perforation des feuilles du millepertuis à l'action du diable qui les aurait percées avec une aiguille sous l'effet de la colère …

L'usage médicinal du millepertuis remonte à au moins 2400 ans, date ou Dioscoride le préconisait dans ses ordonnances.

Réputé au Moyen Âge pour éloigner la mélancolie. Il n'était pas rare d'en trouver un bouquet accroché aux portes des granges. La pharmacologie moderne a découvert ou redécouvert certaines de ses propriétés thérapeutiques. On lui attribue notamment des bienfaits anti inflammatoires et vulnéraires (contre les brûlures ou les contusions). Le millepertuis semble aussi efficace dans le traitement des dépressions légères.

De nos jours le millepertuis, arbuste très décoratif, séduit par ses nombreuses fleurs jaunes. Il est utilisé comme couvre-sol, pour tapisser des talus ou faire des massifs de couleur.

Au jardin médiéval, on trouve le millepertuis dans le plessis n° 7.

Vignobles et vendanges à Morschwiller-le-Bas

Quasiment tous les agriculteurs et bon nombre d'autres familles possédaient des vignes à Morschwiller-le-Bas comme partout ailleurs en zone rurale.

On les plantait près des maisons et sur les hauteurs méridionales ou occidentales du village. Le versant ensoleillé était évidemment le plus apprécié.

Les deux « Rebberg » de Mulhouse sont là pour nous rappeler qu'avant leur urbanisation forcenée, nombre de coteaux étaient peuplés de vignes.

Notre village a retrouvé depuis peu une « rue du Vignoble » non loin de celle portant initialement ce nom et rebaptisée « rue du 21 Novembre » à l'issue de la dernière guerre. Plus récemment elle se prolonge par le Clos du Raisin.

Après les ravages du phylloxéra qui a décimé les vignobles européens à la fin du 19ème s. les ceps étaient de la variété hybride résistant à la maladie et aux parasites.

Il y avait du raisin rouge et du raisin blanc, récoltés séparément pour obtenir un vin blanc et un vin rouge, ou mélangés pour produire un rosé. On pouvait obtenir un breuvage acceptable grâce au sucre ajouté généreusement. Nos grands-pères ont longtemps conservé un vocabulaire dédié à la qualité de leur « hybride », l'adjectif le plus courant étant « süffig » (littéralement : bon pour être picolé). S'il était trop âpre, on disait en revanche qu'il était bon pour raccommoder les chaussettes (« er düet d'Lächer în da Schtrìmpf zammaziaga »), expression étonnante parce qu'on dit plutôt aujourd'hui qu'il « fait des trous dans les chaussettes. ». L'été, on le coupait quelquefois avec un peu d'eau et on l'emmenait aux champs dans un tonnelet qui lui conservait de la fraîcheur. Certaines familles distillaient la lie et le raisin pressé. L'eau de vie s'appellera alors « Drüesse » (eau de vie de lie (appelée aussi la « Fine ») ou « Tràwera » (marc).

Le savez-vous ?

Le vin en tonneau réputé le plus vieux du monde est conservé dans la cave historique des hospices de Strasbourg. Il s'agit d'un blanc sec datant de 1472, Il a été servi à seulement trois reprises. La première en 1576 lors de la signature de l'accord d'assistance entre Strasbourg et Zurich. La deuxième en 1718 lors de la pose de la première pierre de l'hôpital civil. La troisième et dernière remonte à 1944 : le vin fut servi au général Leclerc, libérateur français de Strasbourg.

Saga CTA (suite) La gare routière de la Place Franklin

La reconstruction d'un immeuble CTA n'a pas été possible face à la gare, compte tenu du plan d'urbanisme de la ville de Mulhouse.

La CTA investit alors dans un bureau dans le bâtiment annulaire pour son activité voyage et achète une usine désaffectée (Fonderie DUCOMIN datant de 1902 sur le « Erdäpfelmarkt » marché de pommes de terres), place Franklin, en plein cœur de Mulhouse. D'une surface de 2740 m², il s'agissait initialement d'une fonderie fabriquant des autos.

La Place Franklin en 1950

Les nouveaux locaux en 1953

Réception en 1953 pour l'inauguration des nouveaux locaux dans les garages de la Place Franklin.

L'événement est largement couvert par la presse régionale.

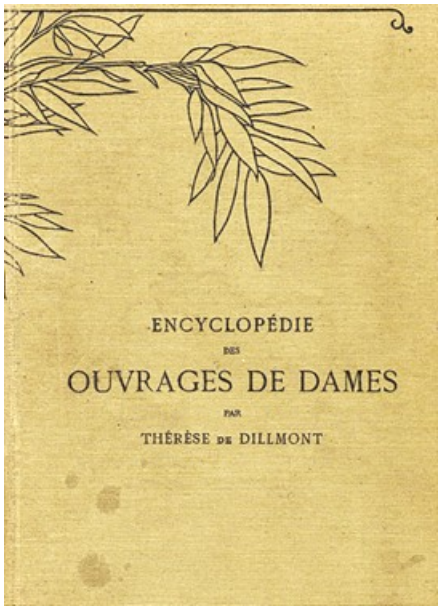
Les nouveaux locaux comprenant garages, ateliers, bureaux et magasins sont inaugurés en 1953.

Le site de Morschwiller-le-Bas, rue de la Cure, sert dorénavant à stocker les autocars d'excursion.

In memoriam

Pierre Bochelen, dont nous avons apprécié les anecdotes lors de nos conférences CTA en 2018, nous a quittés subitement le 23 août à l'âge de 82 ans.

La broderie en Alsace à travers les différentes étapes de la vie



La broderie a toujours tenu une place importante dans la maison alsacienne.

Chaque événement était l'occasion de broder, soit au point de croix, soit au point de tige.

En 1886 Thérèse de Dillmont publia son « Encyclopédie des ouvrages de dames » que chaque jeune fille se devait de posséder. Tirée à plus de 2 millions d'exemplaires elle fut traduite dans 17 pays.

Thérèse de Dillmont a été l'ambassadrice de la broderie et fut la créatrice attitrée de DMC à l'époque de Jean Dollfus Mieg.

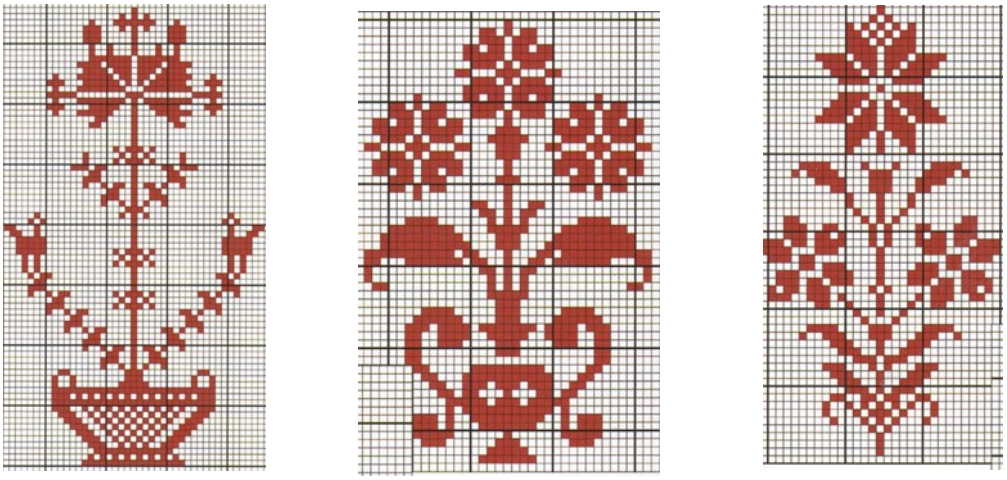
Nous commençons dans ce numéro une série d'articles dédiés à une activité aujourd'hui en perte de vitesse, mais qui tenait un rôle important dans la tradition des ménages alsaciens.

Les draps d'accouchée :

Ces pièces étaient des draps courts et très larges, richement brodés, que l'on posait en rabat sur le lit de la jeune mère, avant d'accueillir les visiteurs.

Il faut se rappeler que jadis, avant les « relevailles », l'accouchée n'avait pas le droit de se relever avant neuf jours.

Si dans certaines régions de France, ces draps étaient garnis de dentelles. En Alsace, on y trouve des motifs au point de croix, brodés en rouge (DMC 321) et parfois des franges nouées.



Motifs d'un drap d'accouchée de 1855. Deux « Maikrug » ou bouquets d'amour, omniprésents dans l'art populaire alsacien, côtoient un bouquet trilobe.
Le nombre 3 est symbole de trinité et d'harmonie au sein du couple.

Métier d'antan — Les marchands ambulants avant 1939

Avant la deuxième guerre mondiale, les marchands itinérants passaient à intervalles réguliers dans les rues du village. Une clochette, une vocalise particulière, une flûte de pan…, permettaient de les identifier.

Parmi eux , **le marchand de vaisselle** (*d'r Gschìrrhandler)* occupait une place toute particulière.

Il conduisait une automobile entièrement ouverte à l'arrière mais couverte d'un toit et sans ridelle. La quincaillerie était disposée sur un lit de paille pour éviter les chocs (nos rues étaient alors caillouteuses et parsemées de bosses et de creux). Les objets peu fragiles étaient suspendus tout autour.

Une clochette annonçait son arrivée. Les clientes sortaient alors pour acheter ou simplement admirer tous ces beaux objets, pour beaucoup inaccessibles à leur bourse. On priorisait l'achat d'ustensiles d'usage courant : bols, assiettes, cruches, brosses, balais…

Evidemment, le plastique et le « made in RPC » n'avaient pas encore envahi nos ménages.

Le véhicule du marchand ressemblait à quelque chose comme cela.

Connaissez-vous ? Maurice Fischesser

A Galfingue, un musée du terroir et des traditions tout près de chez nous !
Nous avons craqué !

Cet été nous avons découvert à portée de pied l'antre de Maurice Fischesser. Cet agriculteur de 71 ans pratique la marqueterie depuis plus de 50 ans. Il a créé plus de 5000 œuvres dont beaucoup sont exposées dans une sorte de caveau propice à un moment convivial. Il est aussi bricoleur, historien, conteur, collectionneur… Maurice Fischesser est Bretzel d'Or 2018 (titre attribué par l'Institut des arts et traditions populaires d'Alsace).

Il a rassemblé une fabuleuse collection d'objets de la vie d'antan renvoyant à l'époque du battage du blé à la main puis des batteuses mobiles allant de ferme en ferme, Bürhüss (maison paysanne) , rappelant l'époque où on lavait le linge, faisait le schnaps ou tuait le cochon dans une seule pièce… On passe du scooter Manurhin aux vieilles pompes à essence, du camion de pompiers aux vieux semoirs. Puis nous plongeons dans les vieilles maisons alsaciennes : de la chambre à la cuisine en passant par le bureau d'école ou la salle à manger dans laquelle le couvert est mis, les collections s'enchaînent , patiemment découpées et agencées comme ses œuvres de marqueterie. Jusqu'aux tenues de sa mère et sa grand-mère , sans oublier une magnifique petite chapelle reconstituée de ses mains et bénite en 2016.

Bravo l'artiste !

Y aller : **le mieux est de prendre rendez-vous au 06 09 43 02 27**

Alfred Giess

Céline, la soeur cadette

Pastel sur papier - Collection privée

Céline Giess, épouse de Paul Schlienger, gymnaste émérite (champion de France par équipes avec Georges Ross et Alfred Vetter) habitait au 3 rue de Flaxlanden, à Morschwiller-le-Bas.

Histoire d'une maison condamnée de Morschwiller-le-Bas

Vouée à la démolition dans le cadre du projet immobilier « …. » dans le virage face à la boulangerie, la maison d'habitation de la famille Schuh, a connu une inespérée deuxième vie en Suisse. Démontée entièrement, elle a été remontée (sur un niveau seulement, en raison des règles d'urbanisme locales) à Allschwil, qui est une sorte de deuxième écomusée de nos maisons alsaciennes. Merci à nos voisins d'avoir conservé ce sens du patrimoine.

ARCHITEKTUR

Von Morschwiller-le-Bas nach Allschwil

Ein zum Abriss verurteiltes Fachwerkhaus in Morschwiller-le-Bas im Oberelsass hat im schweizerischen Allschwil ein neues Leben gefunden. Die Bemühungen zum Erhalt des bauhistorischen Erbes sind dort viel weiter fortgeschritten.

Schillenhofweg: eine Gasse auf der Anhöhe von Allschwil, mit herrlichem Blick auf das alte Dorf und seine Kirche. Hier fand ein Fachwerkhaus aus Morschwiller-le-Bas, das in letzter Minute vor der Zerstörung gerettet wurde, «Zuflucht». «Es hätte in zwei Wochen abgerissen werden sollen», sagt Harry Schaffer, der Schweizer Architekt, der das Haus gekauft und in Allschwil wieder aufgebaut hat. Er erklärt: «Dass ich es gefunden habe, verdanke ich Rémy Claden, dem Architekten der Asma (Association de sauvegarde de la maison alsacienne)».

Sechs Tonnen Eichenbalken wurden dann über die Grenze in die Schweiz transportiert - mit ein paar hundert Schweizer Franken (CHF) Zollgebühren. «Es war Liebe auf den ersten Blick», sagt Harry Schaffer. Das kleine Haus hat eine Grundfläche von 72 Quadratmetern, die Allschwiler Bauordnung sah eigentlich maximal 70 vor.

Doch glücklicherweise «sind wir bis zu einem gewissen Grad offen für Verhandlungen», berichtet Martin Schilling, Vorsitzender der Bau- und Planungskommission von Allschwil. «Aber Vorsicht, man muss erfahrene Fachleute einsetzen, damit alles atmen kann, sonst kann die Feuchtigkeit das Holz verfaulen lassen.

Und im Inneren? Dort ist es ein modernes, helles Haus, mit weiß lackiertem Holz und großen Räumen. «Nichts wurde gerettet, außer einer alten Holztreppe. Der Keller ist kein Keller: Dank des abfallenden Geländes ist er eine echte Wohnetage. Er erstreckt sich auch über die 72 Quadratmeter, die für die technischen Anschlüsse vorgelagert sind.

Harry Schaffer kaufte das Bauland im Jahr 2016; 2019 fand er dann sein Haus in Morschwiller-le-Bas. Die Arbeiten in Allschwil begannen im Jahr 2020 und wurden Anfang dieses Jahres abgeschlossen. «Alles in allem kann man sagen, dass mich dieses Projekt mit den Subventionen 20 Prozent mehr gekostet hat.» Und am 1. Mai zogen die ersten Mieter ein. «Sie sind Filipinos und sie sind sehr nett. Sie verlebten sich sofort in das Haus.»

Die Ästhetik entspricht äußerlich der eines traditionellen elsässischen Hauses. Das Dach? Biberschwanzziegel, für die der Architekt einen Zuschuss von 50 CHF pro Quadratmeter erhalten konnte. Fensterrahmen aus Holz, «natürlich kein PVC». Keine Fotovoltaikanlagen auf dem Dach (im Herzen der Gemeinde, was knapp 3 Prozent der Häuser betrifft, ist dies verboten).

Moderne Inneneinrichtung

Was die Isolierung betrifft, «hat die Schweiz hohe Anforderungen an die Energiestandards. Die Wände sind 35 cm dick. Für eine perfekte Isolierung ist im Inneren eine zweite Wand mit einer 20 cm dicken Isolierung vorhanden». Natürlich mit einem Platzverlust, «aber so ist das Gesetz».

Für den Komfort wurden organische Materialien gewählt.

«An die elsässischen Freunde»

Das Haus ist mit allen modernen Annehmlichkeiten und Anschlussmöglichkeiten ausgestattet. «Es ist also möglich, eine traditionelle Ästhetik mit zeitgenössischen Standards zu verbinden», argumentiert Harry Schaffer. Er ist nicht gegen zeitgenössische Architektur, deren Dimensionen «interessant sein können» und bewundert zum Beispiel das Werk von Herzog & de Meuron in Allschwil. Aber er bemerkt auch: «Es ist absurd, das Herz eines Dorfes zuzubetonieren. Elsässische Freunde, pflegt eure Identität, euer Erbe, euer Vermächtnis! Und eure Häuser.»

Jean-Christophe MEYER/Übers. F.S.

Ein Tretroller vor der Tür: Das elsässische Haus beherbergt jetzt eine von den Philippinen stammende Familie mit kleinen Kindern. Foto L'Alsace/Jean-Christophe

Das einzige Einrichtungselement des Hauses, das der Architekt unbedingt erhalten wollte, war die Treppe. Foto L'Alsace/DR

«Eine andere Welt»

«Ich habe die Baustellen in Allschwil verfolgt», sagt Christian Fuchs, CAUE-Spezialist für Bau-